

Ce soir

Je vous disais aimer Paris
Et les musiques et les bruits
Les voitures
Sur l'asphalte dur
Les sirènes hurlantes, les cris
Et les roulements du métro qui s'élançe...

Mais ce soir, voyez-vous, j'ai besoin de silence.

Je vous disais aimer la nuit
Traîner de café en café
Sous les néons rouges enfumés
Quand tourbillonnent les danseurs
En des tangos enamourés...

Mais ce soir, voyez-vous, j'ai besoin de forêt.

Je vous disais ne plus aimer
Les hommes tant de fois rencontrés
Sitôt connus, sitôt enfuis
Avec leurs beaux bouquets de fleurs
Caresses éperdues d'éphémère,
A vouloir rester solitaire
Pour ne plus avoir à pleurer...

Mais ce soir, voyez-vous,
Oui, j'ai besoin de vous.

Seule

Je suis un guerrier solitaire
Sans heaume, sans écu et sans arme
Et pour garder ma bonne terre
J'ai failli brûler dans les flammes.

J'ai connu bien des embuscades
Et combattu bien des soldats
Ah ! mes blessures d'autrefois
Rouvertes à chaque estafilade...

J'ai dormi dans les forêts sombres
Et j'ai eu peur et j'ai eu froid
Toujours marchant dans la pénombre
Hurlant, trébuchant, aux abois...

Pèlerin qui venez à moi,
Prenez pitié de mon errance,
Vous voir me donne grande joie
Et renaît la belle espérance...

Rencontre

C'était la pleine lune, tôt, au petit matin,
Je vous avais suivi encore tout étourdie
D'avoir tant tournoyé dans des bras inconnus,
O mes princes d'un soir, galants de mes chagrins,
O mes danseurs légers, hidalgos imprévus...

Vous m'avez pris la main et vous m'avez parlé
De marchés aux épices et de voyages au loin,
Du Japon, de la Chine et du Transsibérien,
Du soleil qui se lève sur Bombay endormie,
Des loups et des bateaux chargés de fruits rougis
Et de vos nuits passées sous les étoiles chaudes
Dans des pays cachés où brillent les émeraudes
En des moiteurs hallucinées...

C'était la pleine lune, tôt, au petit matin,
Au bas des marches du parvis
De l'opéra tout engourdi,
Vous trembliez de froid et vous m'avez serrée
Contre vous, tendrement mais si fort dans la nuit
Que le premier train en partance
Pour Venise, Vérone ou Florence,
Avec vous je l'aurais bien pris...
Et comme des enfants perdus et égarés
Nous aurions ri ensemble des jours désespérés
Où nous étions si seuls et si désemparés.

Déjà

Mon amour de décembre se perd dans les nuages,
La pluie a glissé sur la grève.
La langueur des bateaux fait chavirer mes rêves
Et je suis étonnée...
Votre cœur est si doux que je n'ose y toucher,
Votre regard de sable
M'emporte en vos voyages
Et déjà sur ma peau l'empreinte de vos lèvres
Forme une rose ineffaçable.

Dimanche matin

Tu es parti... Les arbres se couvraient de givre.
La passerelle avait des frissons effrayés
Et sur le boulevard quelques passants frileux
Marchaient fuyant l'hiver dans le vent hasardeux.

Tu es parti...
A la Bastille, le génie
Vacillait sur la grande place
Perdant son superbe équilibre.
Les cafés désertés avaient des airs figés,
Les mouettes venant des océans de glace
Volaient à tire d'aile cherchant à se poser.

Tu es parti...
A l'église Saint-Paul on entendait midi.
J'étais à la fenêtre, les cheveux délaissés
Si pleins de ton odeur de châtaigne dorée...
J'avais encore en moi le goût de tes baisers...

Errances

Les oiseaux voyageurs ont les ailes fragiles,
Les toits des maisons vides aux ardoises coupantes
Et les clochers sévères des languissantes villes
Ont écorché leurs pattes au milieu des tourmentes.

Ils ont volé si bas pour s'approcher des ports,
En demandant l'aumône aux marins attardés,
Qu'ils ont du mal enfin à prendre leur essor
Et quand la nuit les prend dans ses voiles nacrés
Sur les môles déserts on les voit s'égarer...

Apparition

Qui êtes-vous beau fugitif
A cheval sur vos coursiers noirs
Et quelles sont ces armoiries
Inconnues sur votre étendard ?

J'ai parcouru tant de pays
Et croisé tant de capitaines
De fier bateau en fol esquif
Mais nul n'avait votre lignage,
Cavalier blanc au clair visage
Qui passez près de la fontaine
Sans même un peu m'apercevoir...
Et mon cœur en a joie et peine...

Armor

Il est parfois des soirs où les vagues des rêves
Font chavirer mon âme et m'emportent et m'enlèvent
Sur les goémons glissants d'une plage d'Armor,
Quand le soleil s'enfonce et perd ses gouttes d'or.

Que n'êtes-vous là-bas, vous qui m'avez trouvée,
Pour courir avec moi pieds nus sur les rochers,
M'arracher aux tempêtes et me prendre la main
Avant que l'Océan m'ait entraînée au loin...

Conte de fées

Ce matin à l'aurore les étoiles ont chanté
Et en me réveillant j'étais une géante !
J'ai senti décupler des forces insoupçonnées
Et j'ai trouvé de l'or dans mes bottes enchantées.

Ah ! Quel philtre, mon Prince,
M'avez-vous donc fait boire ?
Et quel nectar m'enivre et me fait frissonner ?
Est-ce l'ardent baiser de vos lèvres charmantes
Qui m'aurait insufflé de merveilleux pouvoirs
Et transporté si vite au royaume des fées ?
Vous m'avez regardée et j'en perds la mémoire...

Prémonition

Ne venez pas si vite, soleil de février,
Dans l'hiver noir et sombre je m'étais réfugiée
Je me blottissais seule loin des clartés rubis
Et des lumières crues qui vous brûlent à vous fendre.
Je marchais doucement et tout emmitouflée
Et mes peines endormies avaient perdu leurs pleurs.

Le printemps qui s'annonce me chagrine et j'ai peur
Que vous, mon bel ami qui me prenez le cœur,
D'avec les fleurs nouvelles vous alliez par les prés...

Comme elle est longue la semaine
Sans vous voir, vous qui me fuyez...
Et votre voix douce à entendre
Me semble parfois si lointaine
Que je reste au seuil de mes nuits
Encore plus troublée que jamais...

Regret

Les bateaux éclairés sous la pluie embrumée
Sur le canal verdâtre balancent leur langueur
Et près du quai mouillé une fillette en pleurs
Regarde son reflet dans l'eau abandonnée...

C'est celui d'une femme au visage de glace...
Et les cygnes qui glissent mélancoliquement
S'arrêtent un instant pour que le temps s'efface...
Et doucement l'écluse ouvre ses bras confiants...